



2 991102 486282

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000



JEUDI 27 OCTOBRE 2011

Les huit mois du condor

Lima à l'ombre
par Arguedas

D'abord, l'exergue : «J'ai commencé à rédiger ce roman en 1957; j'ai décidé de l'écrire en 1939.»

El Sexto est publié en 1961. C'est le nom de l'épouvantable prison de Lima où l'auteur, José Maria Arguedas, fut enfermé en 1937-1938, à la suite d'une manifestation antifasciste. Il était étudiant en lettres, il était pauvre, il avait 26 ans. Dans le livre, il s'appelle Gabriel. Il n'est pas communiste, mais il est engagé. C'est un garçon qui lit *Don Quichotte*, Walt Whitman, et qui rêve de ses Andes natales. Quand il donne un pantalon à un clochard, on tue le clochard pour le dépouiller et on accuse Gabriel de provoquer des conflits : la prison est pavée des bonnes intentions.

Matons. Gabriel voit des hommes qui violent, s'égorgeant, se lancent des poux, meurent de faim, doivent manger leur merde ou des aliments véreux sous l'œil narquois des matons. Il voit les caïds protégés par le directeur, les médecins indifférents. Il est pris dans la lutte entre détenus communistes et sociaux-démocrates qui se haïssent. Alors, il se souvient : «J'ai grandi dans un village brumeux, sur une sorte d'immense terre-plein au milieu des cordillères. Les nuages s'y amoncelaient [...]. Dans ce silence, dans cette espèce de cécité heureuse, j'entendais le bruissement haut perché des feuilles et du tronc de l'arbre immense.» Arguedas écrit pour rejoindre cette «cécité heureuse». Dans l'inférieur panoptique du *Sexto*, les yeux des détenus sont omniprésents et perpétuellement décrits, comme si chacun donnait à l'auteur son regard, son savoir, sa colère et ses pleurs, pour descendre dans les bas-fonds dont il lui faudra, par le souvenir, l'enfance, l'engagement, l'écriture, rejaillir purifié.

Voici l'apparition de Cámac, vieux communiste et codétenu de Gabriel : «Quand on m'a poussé dans sa cellule, il a allumé une bougie. Il avait un œil rétréci par l'irritation des paupières et donnait l'impression d'être borgne. Son œil gauche, noyé

de larmes, semblait éteint.» Le voici fatigué : «De son œil malade s'écoulaient un liquide épais. J'ai essuyé avec mon mouchoir ces pleurs qui commençaient à couler sur la joue. Son œil sain restait transparent, semblable aux sources solitaires qui jaillissent des hautes cimes.»

Et voici Cámac mort : «J'ai fermé les yeux du mineur. Je suis resté un long moment à soutenir son corps. Et je n'ai jamais mieux compris la force de la vie. Ses yeux fermés, son corps inerte me transmettaient la volonté de lutter, de ne jamais reculer.» On pense aux phrases de Chalamov dans les *Récits de la Kolyma* : «Les yeux bleus pâlissent. Au fil des ans, les yeux couleur bleuet de l'enfance prennent une teinte bleu-gris, sale et

«Dans ce silence, dans cette espèce de cécité heureuse, j'entendais le bruissement haut perché des feuilles.»

trouble de vivoteur médiocre, ou deviennent les tentacules vitreux des juges d'instruction ou des gardes, ou se transforment encore en regards "d'acier" des soldats.» Arguedas écrit contre ce processus. C'est d'abord par les voix, les chants de la sierra, qu'il retrouve la couleur de l'enfance.

Flûte de Pan. En 1961, il est devenu l'un des grands écrivains de langue espagnole et une figure symbolique péruvienne. D'origine andine, enseignant la sociologie, il publie de nombreux articles, édite le folklore quechua et milite pour ce que Vargas Llosa, dans le livre qu'il lui a consacré, intitule *l'Utopie archaïque* (Gallimard, 1999) : un combat marxiste pour le retour aux sources purificatrices de la culture indienne. Dans *El Sexto*, Gabriel le dit à un codétenu : «Tu sens, mon frère, que dans le corps de ces hommes qui dansent ou qui jouent de la harpe, de la clarinette, du pipeau ou de la flûte de Pan, il y a un univers; le triomphe de l'homme péruvien traditionnel qui a su se servir des éléments espagnols pour suivre sa propre route. Les fleuves, les montagnes, les beaux

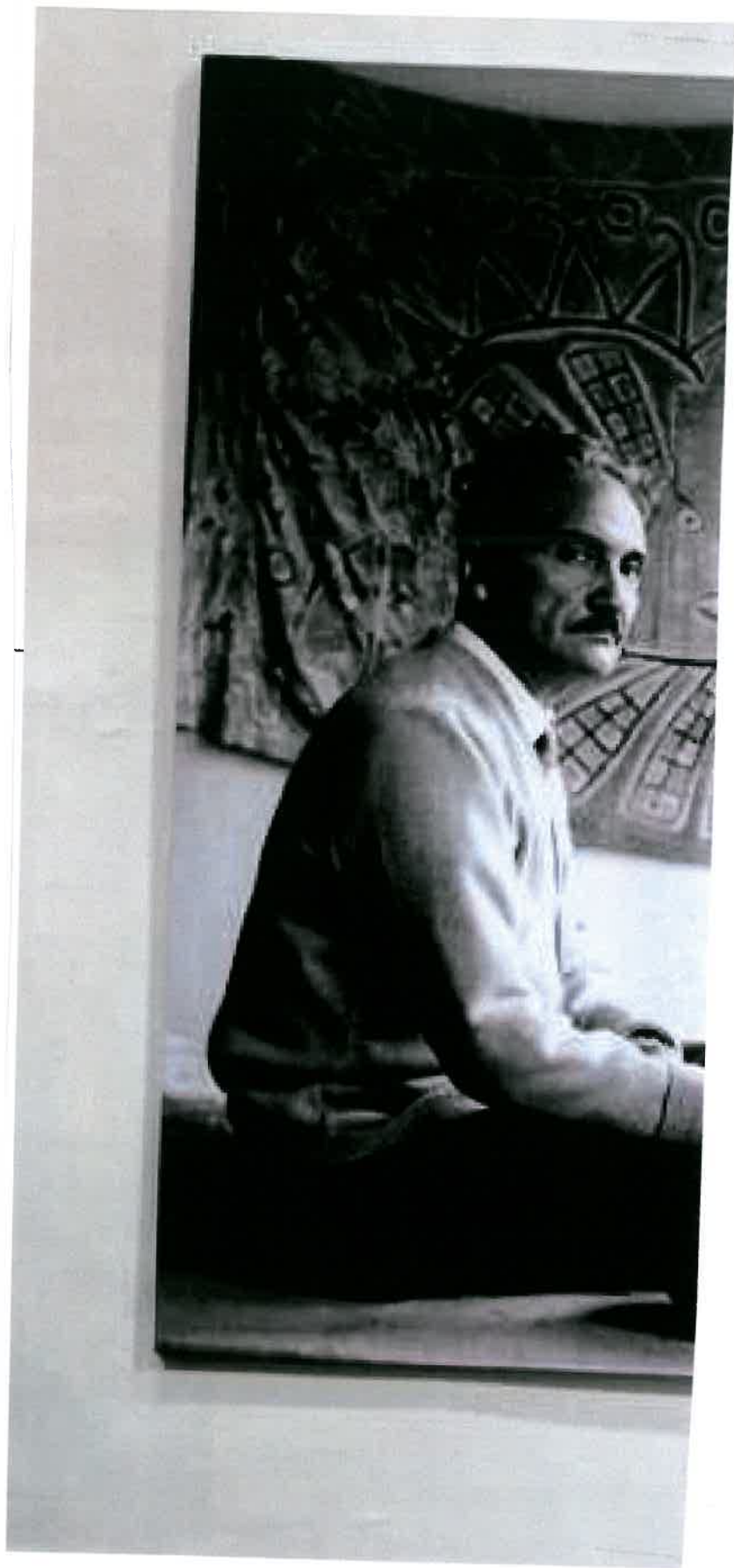
oiseaux de nos régions, l'immense cordillère pelée ou bien couverte de bois mystérieux se retrouvent dans ces chants et ces danses. C'est le pouvoir de notre esprit.» Trois ans plus tôt, son roman d'apprentissage, *les Fleuves profonds*, a eu un grand succès. Il est d'une dureté élégiaque.

Miettes. L'exergue de *El Sexto* est propre à son laconisme andin. Il résume le mystère de la procrastination littéraire – celui d'un homme qui, évoquant un voyage dans la sierra, écrivait : «Nous avançons avec une lenteur inépuisable.» La lenteur d'Arguedas ne s'oppose pas à la rapidité, mais au bavardage et à l'efficace savoir-faire romanesque. C'est un état narratif haché, d'une immaturité magique et surprenante. Vargas Llosa trouve *El Sexto* imparfait, plein de scènes mal conçues ou mal amenées. L'auteur du *Rêve*

du Celte (lire page IV) est un professionnel du récit, pour qui la construction du roman définit un destin. Chez Arguedas, la splendeur et la tragédie de la vie précèdent le roman : il leur est soumis, comme il est soumis à sa mission politique. Il recueille les miettes du destin.

Pourquoi lui a-t-il fallu vingt ans pour écrire *El Sexto*? Parce que ce livre est le souvenir de cet événement douloureux, les huit mois passés au *Sexto*. Le détenu Pacasmayo finit par se tuer pour protester contre le viol en série d'une folle surnommée la Fleur, transformée en pute à détenus. Avant de se jeter de la passerelle, il dit : «Il faut du sang pour laver ça.» Arguedas sort de prison l'année où meurt à Paris le poète qu'il admire entre tous : Cesar Vallejo («Il y a des coups si durs dans la vie... Je ne sais pas! Des coups comme nés de la haine de Dieu...») Le Pérou est alors dirigé par Oscar Benavides, l'un des dictateurs qui jalonnent son histoire : «Aussi liméniennes que les courses de taureaux sont les dictatures militaires», rappelle Vargas Llosa.

Dans la prison à trois étages, les





Une photo de
José Maria
Arguedas, lors
d'une exposition
sur l'écrivain,
à Lima, en
janvier.

PHOTO PAOLO
AGUILAR
EPA CORBIS

prisonniers politiques, les clochards et les droits communs vivent ensemble. Les taulards sont dominés par les Noirs et les métis de la côte, dont le terrible Estafilade, qui viole un enfant andin et finit égorgé. Arguedas excelle dans la description des misérables. Sa précision semble innocente. Voici le «Japonais» qui défile sous les applaudissements, très vite, de peur d'être battu et traîné dans sa merde par les caïds : il «explorait ses aisselles, fouillait de la main tout son corps et, comme à l'accoutumée, il a commencé à se débarrasser de ses poux. L'éclair de félicité qui avait illuminé son visage se dissipait ; il s'est mis en route avec la maladresse presque feinte qui caractérisait sa démarche. Il s'est approché en souriant de ceux qui l'avaient applaudi. Ce sourire figé, d'une extrême

humilité, apaisait ses camarades de détention.» Le résultat moral de ce mélange ressemble à celui qui a lieu en URSS, à la même époque, dans les camps : dégradation de l'homme par l'homme. Même si, à Lima, on meurt sans travailler, de misère, de désespoir ou au couteau.

Bonds. Si *El Sexto* rappelle les *Récits de la Kolyma* (écrits, eux aussi, bien après la déportation), c'est aussi parce qu'il donne la même sensation : cette expérience ne peut être écrite que par fragments, l'humanité décomposée ressurgissant sous forme d'échantillons tragiques ou poétiques. Les visions sont fortes, là où la conscience meurt. Ainsi, au moment où Gabriel est rejeté par tous, il pense : «Moi, à ce moment, j'ai revu le défilé des condors captifs, le long des rues de mon village



JOSÉ MARIA ARGUEDAS

El Sexto

Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Eve-Marie Fell.
Métailié, 188 pp., 18€

natal. Un orchestre de pipeaux et de tambourins rythmait leur marche [...]. Face au mont rayonnant, les condors, capturés dans les hauteurs, défilaient [...]. Ils occupaient presque toute la largeur de la rue, avec leurs ailes déployées. Ils faisaient des bonds ; j'avais l'impression que leurs pattes leurs faisaient mal, parce que dès qu'elles touchaient les pierres du sol, elles se relevaient douloureusement.»

Arguedas avait décrit ces condors, ornés de rubans multicolores et ressemblant à des cerfs-volants, dans un roman de 1941, *Yawar Fiesta*. L'albatros de Baudelaire a des cousins andins.

Néant. Cependant, il y a une énorme différence politique entre *Récits de la Kolyma* et *El Sexto*, une différence qui teinte d'absurdité la lecture en miroir des deux livres : tandis que les Russes sont déportés par les staliniens, les communistes péruviens emprisonnés rêvent, à l'autre bout du monde, de l'URSS. Les pieds dans les crachats, ils célèbrent la haine solaire de l'idéologie communiste : «Notre haine à nous est lucide et elle embrasse le monde entier, dit un détenu militant. Elle sait parfaitement ce qu'elle doit cibler.» Au même moment, Chalamov pense : «Le sentiment de colère

est le dernier sentiment avec lequel l'homme sombre dans le néant, dans le monde inanimé.» Vargas Llosa écrit : «La génération littéraire d'Arguedas fut la dernière, en Amérique latine, à adopter, du début à la fin de sa trajectoire, une vision de la littérature où le social l'emportait sur l'artistique et d'une certaine façon le déterminait.» Dans *El Sexto*, les deux parviennent à cohabiter. Mais un écrivain déçoit toujours ceux qui voudraient le domestiquer. De l'auteur des *Fleuves profonds*, le public n'attendait pas cette terrible réverbération documentaire. *El Sexto* fut mal reçu, mal vécu, et n'eut aucun succès.

Epuisé, le vieux communiste Cámac dit à Gabriel : «Là, dans ma poitrine, brille l'amour des ouvriers et des malheureux opprimés. Qui va éteindre ce feu ? La mort ? La mort n'existe pas, mon ami. Retiens-le, que ceci te console autant que moi. Il n'y a pas de mort, sauf pour ceux qui nous tirent en arrière !» Le 28 novembre 1969, Arguedas se tire une balle dans la tête, devant un miroir pour ne pas se rater, dans son bureau de l'université de Lima. Vargas Llosa note : «En homme réfléchi, soucieux de ne pas perturber le fonctionnement des cours, il choisit de se

tuer un vendredi après-midi, à l'échéance des inscriptions pour le nouveau semestre.»

Egérie. A ses funérailles, selon des instructions laissées sur son bureau, on lit un extrait de son roman inédit (non traduit), *le Renard d'en-haut et le Renard d'en-bas*, dans lequel il écrivait son suicide. On joue des airs traditionnels indiens, on chante *l'Internationale*, le cercueil est enveloppé dans les drapeaux du Vietnam et de Cuba : la mise en scène de la mort repousse la mort. Sa veuve, future égérie du Sentier lumineux, publie une lettre où il expliquait ses raisons (dans d'autres lettres, il en donne d'autres) : ses «*facultés de créateur*» lui paraissant «*affaiblies au point d'être nulles*», il se voit réduit à l'intolérable état de «*spectateur passif*» : «*Ou acteur, comme je l'ai été dès mon entrée à l'école secondaire voici quarante-trois ans, ou rien.*» Echo militant lointain du célèbre et hugolien «*Ou Chateaubriand ou rien.*»

La prison du *Sexto* a été détruite quelques années après la publication du livre, ceci étant sans rapport avec cela. A sa place, on a construit un centre civique et l'hôtel Sheraton. Ils existent toujours.

PHILIPPE LANÇON